

## Des pièges de l'autoédition à la valeur ajoutée du travail éditorial

**D**ans notre société où chacun peut exprimer librement son opinion sur tout et n'importe quoi, il n'est pas rare que certains pensent que leurs idées intéressent d'autres personnes, et bien au-delà du cercle restreint de proches. Parfois ils aimeraient également partager tout ce qu'il leur passe par la tête, jusqu'à leurs quêtes, rêves ou fantasmes. Quand leur page Facebook ou leur blog ne leur suffit plus, ils s'imaginent auteurs, et les voilà partis à la conquête de lecteurs qui n'attendraient qu'eux !

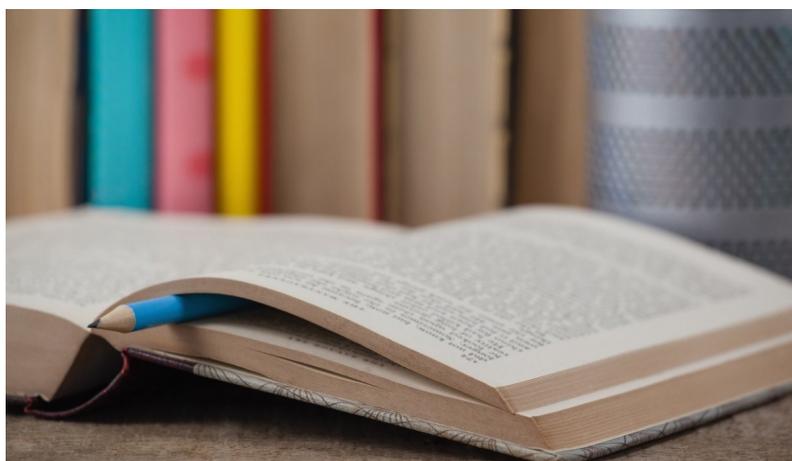
D'aucuns ont le sentiment que l'édition est un monde fermé. Et, plus encore, qu'il est réservé à un réseau de copinage et que pour se faire publier, le parcours du combattant ne se fait pas à armes égales.

Au fond, on a vite fait de se dire qu'il faut avoir un réseau ou « un nom » avant d'espérer voir son premier livre publié. Les grandes maisons d'édition ont un catalogue bien rempli et s'y faire une place n'est pas si simple, c'est une réalité.

Mais à côté de ces noms d'éditeurs qui font rêver et qui forment une sorte de panthéon, il y a aussi tout un tas de petites maisons d'édition plus spécialisées, plus locales, plus confidentielles, plus indépendantes parfois, mais dont le catalogue est tout aussi riche et la force de découverte tout aussi surprenante. Cependant, tel aspirant auteur risque de se retrouver sans éditeur, malgré toutes les qualités qu'il attribue à son propre texte.

Internet a ouvert la voie à diverses formes d'autoédition. De fait, on est tenté de se demander, comme à chaque fois que l'on est confronté à des intermédiaires entre producteur et consommateur, quel intérêt il y a à passer par un éditeur pour être publié.

Attention pourtant, n'oublions pas qu'en fin de chaîne, après des mois et des mois penché sur sa feuille blanche, l'auteur, comme tout autre artisan qui cherche à vivre de sa production, brigue certes une finalité louable, celle de partager, mais



il peut aussi avoir un but moins avouable, celui de « vivre de sa plume ». Donc, de vendre.

Et c'est bien ici que se pose la question du rôle de l'éditeur et que le métier de celui-ci prend tout son sens.

### **Du regard critique à la mise en forme du livre**

Éditer, publier, sont deux termes qui semblent synonymes mais qui pourtant renferment une subtile différence. Si éditer revient à transformer un manuscrit en livre, publier veut surtout dire rendre public, rendre le texte visible aux yeux de tous. Alors, peut-on se passer d'un éditeur ?

Dès que l'on pense « livre » – et surtout en réfléchissant à quelques grands auteurs (par le talent, la réputation ou le nombre de ventes) –, on a en tête une maison d'édition, voire un type de couverture (Minuit, Gallimard, Le Seuil sont reconnaissables entre tous...).



Là, tout se complique et peut porter préjudice à un auteur qui se passerait du service, du professionnalisme d'un éditeur, en se faisant lui-même éditeur. Certes, en trouver un, c'est prendre le risque pour lui d'être lu par un autre qui ne le connaît pas et qui ne l'attend pas ; c'est pour lui se trouver confronté à un (re)lecteur qui n'aura pas toujours le tact de vouloir lui faire plaisir.

Par contre, c'est saisir l'opportunité d'avoir un relecteur-correcteur (on voit désormais tellement de coquilles dans des livres) ; d'avoir également un éditeur attentif au style, aux incohérences que l'on ne perçoit plus quand on reste plusieurs mois sur son texte.

L'éditeur dispose d'une expérience, voire d'une expertise en matière de public ou autrement dit de cible, c'est-à-dire sur les potentiels lecteurs intéressés par tel ou tel sujet. Enfin, il met en forme le livre qui s'inscrit sans doute dans une collection précise, avec couverture, typographie, mise en page typiques...

### **Ce paradoxe de l'auteur qui doit payer pour travailler**

Une fois cette étape franchie, rien n'est encore fait, ou plutôt le plus important reste encore à faire... c'est-à-dire la diffusion. La question cruciale réside dans cette capacité à rendre visible et donc accessible le livre. L'auto-édition, le plus souvent, impose l'autodiffusion.

L'enjeu est de savoir comment diffuser ce livre ailleurs que dans son cercle restreint d'amis bienveillants. Comment s'assurer une couverture médiatique ? Comment se retrouver sur les tables des libraires – à côté de chez soi, peut-être, mais surtout bien plus loin ? Comment ne pas être noyé parmi tous les autres ouvrages disponibles sur Internet ? Comment avoir le temps de se faire connaître, quand on travaille par ailleurs et que l'écriture n'est pas encore un moyen de gagner sa vie, quand on voudrait écrire à nouveau mais qu'il faut déjà assumer ce premier ouvrage dont on a parfois plein de cartons à son propre domicile ?

L'autoédition reste une prise de risque en termes financiers mais aussi d'encombrement physique : quel tirage et donc quel stockage pour au final combien de ventes ?

On peut toujours se dire qu'on s'est fait plaisir. Qu'on a écrit quelque chose dont il reste une trace tangible et qui fait encore rêver malgré le poids du numérique, à savoir : un livre fait de papier et d'encre. Cette frénésie à vouloir voir « sa prose » publiée quoi qu'il en coûte conduit plus que de raison des auteurs en herbe à payer pour se faire éditer. Et c'est tout le paradoxe... Se faire éditer est, même si les critères d'appréciation d'un ouvrage sont très variables, une occasion d'être reconnu par des professionnels.

C'est tout l'enjeu d'un contrat d'édition qui préservera la propriété intellectuelle d'une œuvre mais aussi permettra le versement de droits d'auteur. Ainsi, par le travail d'accompagnement de l'éditeur, on reconnaît que c'est à l'auteur d'être « payé » et non à lui de payer...

Reste aux éditeurs et aux libraires de savoir déceler les pépites, donner leur chance à de nouveaux auteurs pour peu qu'ils aient véritablement quelque chose à dire, qui vaille la peine d'être dit, écrit, lu et donc partagé... Au fond, écrire et plus encore publier n'ont de sens que si le

contenu circule, alimente l'imaginaire et la réflexion de choses nouvelles. Il ne s'agit pas de trouver une place dans les rayonnages des librairies, mais de trouver sa place pour marquer de son empreinte.

Souvenons-nous du regretté Hubert Nyssen (fondateur des éditions Actes Sud) qui disait dans un entretien sur sa profession : « *En tant qu'éditeur, on ne doit publier que ce que personne d'autre que soi n'aurait pu publier à notre place* ».